



10

► Rencontre
Michèle Lesbre
ne désarme pas

Michèle Lesbre

Longtemps enseignante et militante de gauche, elle est venue tardivement à l'écriture. Hantée par l'Occupation et la guerre d'Algérie, elle dépeint les lieux aimés, les rencontres. Son nouveau roman, « Ecoute la pluie », évoque l'une d'elles

Ni résignée ni vaincue

MACHA SÉRY

Il aura fallu presque une décennie à Michèle Lesbre pour accoucher d'*Ecoute la pluie*. Non que l'écriture du roman ait été douloureuse. Mais impossible jusque-là de parler, même à ses proches, de cet octogénaire, ou nonagénaire, qui un jour de décembre 2003, sur un quai de métro, lui avait souri et adressé quelques paroles bienveillantes avant de sauter, d'un pas léger, sur les voies. Elle s'était bornée à lui dédier *Le Canapé rouge* (2007) : « *Au petit monsieur de la station Gambetta.* » Elle vient enfin de lui inventer une vie, y mêlant, comme dans chacun de ses romans, un peu de la sienne.

Ladite station Gambetta se tient précisément sous les fenêtres du modeste deux-pièces de l'écrivain, à deux pas du cimetière du Père-Lachaise. Dans son petit salon, Michèle Lesbre est telle qu'on la devine à travers ses livres : une combinaison familière de ténacité et de douceur. Rien d'imposant, pas d'afféterie. Au physique, silhouette gracile, visage d'automne, cheveux auburn, yeux noisette. On retrancherait prestement vingt ans à cette septuagénaire. Sauf qu'ainsi elle n'aurait pas connu la guerre. Or, les bombardements de Poitiers à l'été 1944, ville où elle a vécu une partie de son enfance, l'ont marquée à jamais.

Etant donné son âge, « *le petit monsieur* » du métro avait lui aussi forcément connu la seconde guerre mondiale et la guerre d'Algérie. L'imagination de Michèle Lesbre avait besoin de se greffer sur ces deux pôles historiques, obsessions qui orientent toute son œuvre, au

moment de s'acquitter de cette sorte de dette qu'elle a pensé avoir contractée envers le mort, comme si son geste désespéré avait aussi été un signe qu'il lui envoyait. On se souvient de la phrase de Modiano placée en épigraphe de *Sur le sable* : « *Il y a des êtres mystérieux – toujours les mêmes – qui se tiennent en sentinelles à chaque carrefour de votre vie.* » Cousins de ceux de l'auteur de *Villa triste*, les livres de Michèle Lesbre, comme ce *Victor Dojlida, une vie dans l'ombre*, texte de 2001 dont la réédition accompagne *Ecoute la pluie*, sont hantés par ces rencontres pour elle « *décisives* ».

Victor Dojlida, lui, elle a eu le temps de le connaître. C'était un dur à cuir, fils d'immigrés polonais, membre des FTP-MOI. Il « *aurait pu être mon grand frère* », dit l'écrivain. Elle avait appris son histoire par les journaux lors de sa sortie de prison en 1989, l'avait recherché. Semaine après semaine, magnétophone en marche, elle l'avait écouté raconter ses souvenirs d'enfance, de résistance, son internement dans les camps à la suite d'une dénonciation. Après quarante ans derrière les barreaux pour avoir braqué des collabos en 1945 et tenté maintes fois de s'évader, il n'avait rien perdu de sa rage. Le désir de faire justice, d'en découdre, le tenaillait toujours : « *Il avait le sentiment de ne pas avoir réglé ses comptes. Il est mort en colère. C'est éminemment bouleversant et respectable.* » Fidélité à soi-même, loyauté envers ses engagements : à l'évidence, pareil caractère ne pouvait qu'émouvoir Michèle Lesbre, passionnée par les vies ordinaires que traverse l'Histoire, ces vies qui portent le poids des événements, quand ceux-ci ne les ont pas broyées.

Pas un livre sans que résonne en sourdine le chaos et l'absurdité de la guerre : la

seconde guerre mondiale dans *Un certain Felloni*, du nom d'un personnage de Giorgio Bassani – l'un de ses auteurs de chevet –, histoire d'un homme parti à vélo et tombé dans une embuscade tendue par des fascistes ; les années de plomb en Italie dans *Sur le sable* ; le conflit algérien dans *Boléro...* Chaque fois à hauteur d'hommes et de femmes. « *J'ai très tôt pris conscience que l'Histoire façonnait les vies, même chez ceux qui pensent ne pas s'intéresser à ce qui se passe autour d'eux.* »

Tel ne fut pas son cas. La guerre d'Algérie la fit adhérer au Parti socialiste unifié dès sa fondation. Survint Mai 68, « *un tremblement de terre* ». Puis ce furent plusieurs années d'activisme au sein de la Ligue communiste révolutionnaire. Alors, dans le Puy-de-Dôme, Michèle Lesbre passa des nuits blanches à peindre des slogans militants sur la route parcourue par le Tour de France, à déployer des banderoles sur la statue de Vercingétorix à Clermont-Ferrand. « *Des souvenirs délicieux.* » Elle quitta la LCR en 1978 lorsque le parti se rapprocha de l'Organisation communiste internationaliste qu'elle jugeait sectaire.

L'ancienne directrice d'école venue à la littérature au début des années 1990, d'abord par le roman noir, dans la lignée du néopolar et le cousinage amical de Jean-François Vilar, Thierry Jonquet, Pascal Garnier, n'a pas désarmé. Elle est certes désenchantée de la politique telle qu'elle se pratique et se pense aujourd'hui – « *sans utopie ni noblesse* », résume-t-elle –, mais reste tendue par la volonté de ne pas verser dans le cynisme. Ses personnages bâtis en miroir lui ressemblent : meurtris par les ruptures ou les deuils, les occasions manquées, ils ne sont jamais gagnés par la résignation ni vaincus par le fatalisme. Ses





héroïnes, qu'elles se prénomment Sarah, Clémence ou Anna, possèdent toutes une mélancolie allégée par l'espoir, protégée de la tentation du renoncement. Certes, elles ne sont plus très jeunes mais le temps n'a en rien émoussé le vif de leurs sentiments, ni leur urgence à vivre, encore moins leur désir d'aimer. Et elles partagent avec leur créatrice le goût du départ, de l'ailleurs, le besoin irrépensible de se confronter à l'inconnu.

Dix ans après la chute du mur de Berlin, l'année de ses 60 ans, Michèle Lesbre avait ainsi embarqué à bord du Transsibérien avec des rudiments de russe acquis en cours du soir. De ce périple d'un mois et demi jusqu'au lac Baïkal où elle côtoya des paysans en détresse, comme perdus dans ces paysages de toute beauté, elle tira *Le Canapé rouge* (Sabine Wespieser, 2007). Un récit lumineux, vendu à 35 000 exemplaires, que Jorge Semprun qualifia d'inoubliable. « Sa petite musique russe, universelle, retentira longtemps à nos oreilles », écrivait-il.

Pareille recommandation et la sélection pour le Goncourt ont jeté une lumière

vive sur une romancière restée jusque-là dans l'ombre, aussi discrète que régulière.

Il est vrai qu'elle se fondrait aisément dans la foule. Elle pourrait, dit-elle, passer sa vie dans les trains, les hôtels de fortune, les gares, où les rencontres les plus improbables sont possibles, aux terrasses de café. En somme, tous les endroits où l'humanité se brasse et s'observe. Les lieux l'habitent autant que les êtres la poursuivent : les bords de Loire qu'elle évoque dans *La Petite Trotteuse*, Ferrare, en Italie, qu'elle magnifie dans *Un certain Felloni* et *Un lac immense et blanc*. Ferrare, sa ville d'élection (« un coup de foudre »), après Paris dont elle est une piétonne infatigable, à la manière de Léon-Paul Fargue hier, de Jacques Réda aujourd'hui. Même attention aux détails, même curiosité aventureuse.

Michèle Lesbre porte ses livres en marchant, en lisant. Sans rien prévoir. Peu à peu, ils se cristallisent. Un jour, elle s'attable à son bureau et se dépêche de les écrire de peur qu'ils ne s'enfuient. Elle les cueille à maturité. Au reste, la romancière a souvent l'impression d'écrire comme elle vit, en évoluant entre plusieurs époques, par surimpression du présent et du passé.

Flux et reflux des réminiscences. Dans son œuvre se mêlent échos de l'Histoire, souvenirs intimes, déambulation mentale, divagations dans le temps et errance nocturne. L'autobiographie vagabonde dans la fiction, laquelle favorise le retour sur soi. Aussi ne s'étonne-t-on pas lorsqu'elle affirme mezza voce : « J'ai le sentiment de n'écrire qu'un seul livre où je mets ma vie en perspective, depuis mon enfance racontée dans *La Petite Trotteuse* jusqu'à aujourd'hui. »

Aucun narcissisme dans ce mouvement par lequel l'écriture récapitule ce qui a façonné un être. Au contraire : pour la grande dame de la station Gambetta, une vie n'est belle que dans la mesure où toute vie s'y reflète ; le « je » n'a de sens que s'il est universel. ■

ÉCOUTE LA PLUIE,

de Michèle Lesbre,

Sabine Wespieser, 112 p., 14 €.

Signalons, du même auteur,

la réédition de Victor Dojlida, une vie

dans l'ombre, Sabine Wespieser, 112 p.,

14 €, et la parution en poche d'Un lac

immense et blanc, Folio, 96 p., 4,20 €.

Jamais trop tard

UN ÉVÉNEMENT TRAGIQUE, le suicide d'un homme sous ses yeux, conduit la narratrice à manquer son train, celui qui devait la conduire à l'Hôtel des Embruns où l'attend son amant. Sous le choc, elle marche dans la nuit, s'achète une robe verte, l'oublie sur un banc, pousse la porte d'un café, longe les quais de la Seine tandis que l'orage s'abat sur Paris. Le temps d'une veille jusqu'au matin, elle se souvient par bribes de dialogues de films, de lectures, de son enfance passée à la campagne auprès d'un grand-père aimé, de sa relation amoureuse avec le photographe qui, de Nantes, a rejoint l'hôtel pour la retrouver, peut-être une dernière fois. Car leur relation semble toucher à sa fin.

Dans ce long monologue où elle s'adresse à lui, elle lui rappelle des épisodes de leur vie com-

mune puis intermittente : un concert à Carnegie Hall, une plage du Nord, quelques conversations, des malentendus, leurs voyages harmonieux, leurs retours discordants, la distance qui, entre eux, s'est peu à peu creusée. Les regrets se mêlent au souvenir du suicidé...

Écoute la pluie, le douzième livre de Michèle Lesbre, entonne le refrain des thèmes chers à la romancière : l'ombre portée de l'Histoire, l'empreinte indélébile laissée par les lieux et les cieux, les années qui dissolvent l'espérance, le fait aussi qu'il n'est jamais trop tard. Il y a là une magnifique justesse de ton qui tient à la retenue autant qu'à l'aveu. Une écriture simple et évidente, un précipité chimique dont les effets se prolongent, une fois le roman achevé. ■ M. S.

Parcours

1939 Michèle Lesbre naît à Tours.

1960 Elle devient institutrice dans le Puy-de-Dôme, adhère au PSU.

1991 Premier roman, *La Belle Inutile* (Le Rocher).

2003 *Boléro* est le premier de ses livres publiés chez Sabine Wespieser, son éditeur jusqu'à ce jour.

2007 *Le Canapé rouge* est sélectionné pour le Goncourt.

2009 *Sur le sable*.

Extrait

« Il m'envahissait tout entière. Une douleur me traversait, étrange et intime à la fois. Sans cesse des chemins singuliers se croisent dans le plus grand anonymat et soudain, le choc, la rencontre improbable dont la force, la violence, s'incrétait en moi sans doute pour long temps. Tout mon corps était meurtri, comme si j'avais fait les gestes pour le retenir, l'attraper au vol (...)

Je portais son enfance dans l'entre-deux-guerres, je portais ses 20 ans, les printemps lumineux de ses premiers amours, la rencontre avec sa femme dans l'euphorie de la paix retrouvée, à la station de métro où je ne sais pas si je pourrai redescendre un jour, je portais ses possibles enfants qui n'en étaient plus et auxquels j'avais l'impression d'avoir volé son dernier sourire, je portais toute une vie qui était entrée dans la mienne par effraction, dont j'ignorais si elle avait été paisible ou jalonnée de malheurs. »

ECOUTE LA PLUIE, PAGE 63



THIBAUT STIPAL POUR « LE MONDE »